

J.-K. HUYSMANS

Sainte Lydwine
de Schiedam

Deus carni illius saepe dolores infligit, quatenus Spiritus
Sanctus ibi habitare possit.
SANCTA HILDEGARDIS (Vita, lib. II).

DIX-HUITIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e



Sainte Lydwine de Schiedam

Joris-Karl Huysmans



Plon-Nourrit, 1912

Exporté de Wikisource le 09/10/2018

* AVANT-PROPOS

- CHAPITRE I
- CHAPITRE II
- CHAPITRE III
- CHAPITRE IV
- CHAPITRE V
- CHAPITRE VI
- CHAPITRE VII
- CHAPITRE VIII
- CHAPITRE IX
- CHAPITRE X
- CHAPITRE XI
- CHAPITRE XII
- CHAPITRE XIII
- CHAPITRE XIV
- CHAPITRE XV
- CHAPITRE XVI
- APPENDICE

AVANT-PROPOS

LA vie de sainte Lydwine a été successivement écrite par trois religieux qui furent, tous les trois, ses contemporains :

Jan Gerlac, son parent, sacristain du monastère augustin de Windesem. Il vécut, pendant de longues années, auprès de la sainte, dans sa maison même, et il nous raconte de visu son existence.

Jan Brugman, frère mineur de l'Observance. Il reprit l'histoire de Gerlac qu'il traduisit du teuton en latin et il l'amplifia surtout avec les renseignements que lui fournit Jan Walter de Leyde, le dernier confesseur de Lydwine.

Thomas A Kempis, sous-prieur des chanoines augustins du Mont Sainte-Agnès, près de Zwolle ; sa relation est un abrégé de celle de Brugman, mais elle contient des détails inédits qu'il recueillit dans l'entourage de la Bienheureuse, à Schiedam même.

Je note enfin, pour mémoire, un résumé de ces livres, rédigé, plus tard, au xvi^e siècle, par Surius, et d'anciennes traductions françaises du texte de Brugman, éditées au xvii^e siècle par Walrand Caoult, prêtre, Douay, in-12, 1600 ; par Michel d'Esne, évêque de Tournay, Douay, in-12, 1608 ; par le P.

Thiersaut, Paris, in-12, 1637. Quant aux biographies modernes, il en sera question plus loin.

Les monographies de Gerlac et de Brugman ont été imprimées et annotées par Enschenius et Papebroch dans la collection des Bollandistes, les *Acta sanctorum*.

Jan Gerlac fut un écrivain renommé dont les *Soliloques* sont encore, au point de vue ascétique, recherchés ; il fut, d'après le témoignage de ses contemporains, un très fervent et un très humble moine ; — Jan Brugman, un ami de Denys le Chartreux, est cité par Wading, dans les Annales de son ordre, comme l'un des prédicateurs célèbres de son siècle ; il l'atteste admirable et par la noblesse de son éloquence et par l'ampleur de ses vertus ; — Thomas A Kempis, un des auteurs présumés de l'Imitation de Jésus-Christ, naquit la même année que Lydwine et mourut, en odeur de sainteté, en 1471, après avoir écrit toute une série d'œuvres mystiques dont plusieurs traductions françaises furent tentées.

Ces trois hagiographes sont donc des gens connus et dignes, par leur situation et par leur probité d'âme, d'être crus ; l'on doit ajouter encore que les détails de leurs ouvrages peuvent se contrôler avec un procès-verbal officiel que rédigèrent, après une attentive et minutieuse enquête, les bourgmestres de Schiedam, du temps même de la sainte, dont ils passèrent la vie au crible.

Il n'y a donc pas de livres historiques qui se présentent, ainsi que les leurs, dans des conditions de bonne foi et de certitude plus sûres.

Cela dit, il faut bien avouer qu'une histoire de Lydwine est,

grâce à eux, un écheveau qu'il est fort difficile de débrouiller. Il est, en effet, impossible d'adopter l'ordre chronologique ; Brugman déclare tranquillement « qu'il jugerait inconvenant de procéder de la sorte » ; sous le prétexte d'être plus édifiant, il groupe les scènes de la vie de la Bienheureuse, suivant la liste de ses qualités qu'il s'apprête à faire ressortir ; avec cette méthode qui est également celle de Gerlac et d'A Kempis, il n'y a pas moyen de savoir si tel événement qu'ils nous rapportent eut lieu avant ou après tel autre qu'ils nous racontent.

Cette façon d'écrire l'histoire était celle, d'ailleurs, de tous les hagiographes de cette époque. Ils narraient, pêle-mêle, des anecdotes, ne s'occupant qu'à classer les vertus, afin d'être à même de tirer, à propos de chacune d'elles, un tiroir de lieux-communs qui pouvaient s'adapter, du reste, à n'importe quel saint ; ils entrelardaient ces pieuses rengaines de citations des psaumes, et c'était tout.

Il semble, à première vue, qu'il y ait moyen de remédier à ce désordre, en extrayant et en comparant les dates éparses, çà et là, dans les livres des trois écrivains et en les utilisant, ainsi que des points de repère, pour ponctuer la vie de la Bienheureuse ; mais ce système n'aboutit nullement aux résultats promis. Gerlac et Brugman nous apprennent bien parfois qu'une aventure qu'ils relatent survint aux environs ou le jour même de la fête de tel saint ; l'on peut évidemment, à l'aide de cette indication, retrouver le quantième et le mois, mais pas l'année qu'ils omettent de spécifier ; les dates plus précises qu'ils accusent, Gerlac surtout, n'ont trait bien souvent qu'à des épisodes de minime importance et elles ne

concordent pas toujours avec celles de Thomas A Kempis. Très méticuleux quand il s'agit de noter les fêtes liturgiques, celui-ci nous fournit un certain nombre de chiffres, mais comment s'y fier ? Ses dates, dès qu'on les examine de près, sont inexactes ; c'est ainsi qu'il fait mourir une nièce de Lydwine, Pétronille, en 1426, alors qu'il nous la montre assistant chez sa tante à une scène où elle fut blessée, en 1428. L'une des deux dates est par conséquent fausse, la seconde, très certainement, car le chiffre de 1425 donné par les deux autres écrivains paraît, cette fois, certain.

Fussent-elles même toujours d'accord entre elles, ces dates, et justes, qu'il n'en resterait pas moins à emboîter au hasard entre tel ou tel fait datés d'autres qui ne le sont pas ; et ce classement, rien ne l'indique. Quoi que l'on fasse, il faut donc renoncer à la précision chronologique en ce récit.

D'autre part, dans l'œuvre des trois biographes figurent plusieurs personnages qui sont les amis et les garde-malades de Lydwine et aucun renseignement ne nous est laissé sur eux ; ces comparses s'agitent, à la cantonade, viennent d'on ne sait où et finissent on ne sait comme ; enfin, pour aggraver la confusion, trois des confesseurs de la sainte s'appelèrent Jan. Or, au lieu d'ajouter à ce prénom le nom de famille ou de ville qui les distingue, la plupart du temps, les trois religieux n'écrivent que le prénom, si bien que l'on ignore si le confesseur Jan dont il est question à propos de tel ou de tel incident, est Jan Pot, Jan Angeli, ou Jan Walter.

C'est, on le voit, un tantinet, le gâchis. Je ne me flatte nullement de l'avoir élucidé. Je me suis servi, pour condenser cette vie, des trois textes de Gerlac, de Brugman et d'A

Kempis, complétant leurs anecdotes les unes par les autres et j'ai rangé les événements qu'ils retracent suivant l'ordre qui m'a semblé être, sinon le plus rigoureux, au moins le plus intéressant et le plus commode.

En sus des histoires de France, d'Angleterre, des Flandres, de la Hollande et autres pays et de la chronologie universelle de Dreyss, j'ai dû consulter pour cet ouvrage une série de volumes dont voici la liste :



Acta Sanctorum, aprilis, tomus secundus, pages 270-365, édition des Bollandistes, Palmé, Paris, 1866.

Une traduction anonyme du texte de Brugman, concernant Lydwine, a paru en un volume à Clermont-Ferrand en 1851, puis à Paris, sans date, chez Périsset. Elle est très incomplète et par suite d'une extravagante pudibonderie, volontairement inexacte.

Quant au texte de Gerlac, le plus alerte, le plus vivant des deux, il n'a jamais été traduit du latin en français.

Ven. viri Thomæ A Kempis opera omnia, 1 vol. Coloniae Agrippinæ, apud Joannem Busæum, MDCLX, pages 143-207.

Une traduction de la vie de Lydwine et de Gérard le Grand, extraite de ce livre par le P. Saint-Yves, a été éditée chez Victor Sarlit, à Paris, sans date. — Elle forme le tome VII des *Œuvres spirituelles* de Thomas A Kempis.

La Vie de la Très sainte et vrayment admirable Vierge Lydwine, tirée du latin de Jean Brugman, de l'ordre de Saint-François, et mise en abrégé par Messire Michel d'Esne, évesque de Tournay, 1 vol., à Douay, de l'imprimerie de Baltazar-Bellière, au Compas d'Or, l'an 1608.

Ce petit livre, très rare, se borne, en y adjoignant quelques détails personnels, à résumer, en 80 pages, la biographie de Brugman.

Vie de la Bienheureuse Lydwine, vierge, modèle des infirmes, par M. l'abbé Coudurier, Paris, 1 vol., Ambroise Bray, 1862. Cette biographie, tissée avec les vies expurgées des *Acta Sanctorum* et celle d'A Kempis, est agrémentée, à la fin de chacun de ses chapitres, de pieuses réflexions et de sages conseils. Elle vient d'être rééditée par la maison Victor Retaux, à Paris.



La Flamboyante Colonne des Pays-Bas autrement dict des XVII provinces, 1 vol., Amsterdam, chez Jacob Colom, 1636.

Natales Sanctorum Belgii, auctore Joanne Molano, 1 vol., Duaci, typis viduæ Petri Borremans, sub signo SS. Apostolorum Petri et Pauli, 1616.

L'Abrégé du Martyrologe ou Hagiologe Belgie, ou recueil des Saints et Bien-heureux du Païs-Bas, par Bauduin Villot, Binchois, S.J., 1 vol., Lille, chez Ignace et Nicolas de Rache, au Soleil d'Or, 1658.

La Hollande Catholique, par Dom Pitra, O.S.B., 1 vol., Paris, Bibliothèque nouvelle, 1850.

Particularités curieuses sur Jacqueline, duchesse de Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zèlande, etc., par Léopold Devillers, 1 vol., Mons, Dequesne-Masquillier, 1879.



Principes de Théologie mystique, par le R.P. Séraphin, 1 vol., Paris et Tournai, Casterman, 1873.

Principes de Théologie mystique, par M^{gr} Chaillot, 1 vol., Paris, Hervé, 1866.

La Mystique divine, naturelle et diabolique, par Görres, 5 vol., Paris, Poussielgue-Rusand, 1861.

La Mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines, par Ribet, 3 vol., Paris,

Poussielgue, 1879.

Vie et œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix, 4 vol., Paris, Oudin, 1890.

La Vie spirituelle et l'oraison d'après la Sainte Écriture et la tradition monastique, Solesmes, imprimerie Saint-Pierre et Paris, Retaux, 1899.

Les Stigmatisées, par le D^r Imbert-Gourbeyre, 2 vol., Paris, Palmé, 1873.

La Stigmatisation, par le même, 2 vol., Clermont-Ferrand, Bellet et Paris, Vic et Amat, 1894.



Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au xiv^e siècle, par H. Delacroix, 1 vol., Paris, Félix Alcan, 1900.

Étude sur les mystiques des Pays-Bas, au moyen âge, par Auger. Collection des mémoires publiés par l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts, en Belgique, avril 1882, tome XLVI.

Introduction aux œuvres choisies de Thomas A Kempis, Étude

sur la mystique dans les Flandres et les Pays-Bas, par Sigismond Ropartz, Paris, Waille, sans date.



Les Petits Bollandistes, de M^{gr} Guérin, 17 vol., plus 3 de suppléments, par Dom Piolin, O.S.B., Paris, Bloud et Barraï, sans date.

Les Fleurs de la vie des Saints de Ribadeneira, 2 vol. in-fol., Paris, Christophe Journal, 1687.

Dictionnaire des ordres religieux, par le R.P. Helyot, 4 vol., Paris, Migne, 1847.

Tableau historique du monachisme occidental, par Dom Bérengier, O.S.B., 2^e édition, Solesmes, 1892.

Histoire de l'Église, par l'abbé Hemmer, 2 vol., Paris, Colin, 1895.

Dictionnaire des hérésies de Pluquet, 2 vol., Paris, 1764.

Histoire et filiation des hérésies, par l'abbé Morère, 1 vol., Paris, Poitiers, Oudin, 1881.



Essai historique sur l'abbaye de Cluny, par Lorain, 1 vol.,
Dijon, Popelain, 1839.

L'Abbaye de Mont-Olivet-Majeur, par Dom Grégoire Thomas,
O.S.B., 1 vol., Florence, 1881.

Le Ménologe du Carmel, par le R.P. Ferdinand de Sainte-
Térèse, carme déchaussé, 3 vol., Société de Saint-
Augustin, Bruges et Paris, 1879.

Vies des Saints et Bienheureux de l'ordre de Saint-François,
par le R.P. Léon, franciscain, 1 vol., Paris, Bloud et Barrai,
1887.

Vie de saint Bruno, avec diverses remarques, par le P. de
Tracy, théatin, 1 vol., Paris, 1785.

Denys le Chartreux, par Mougel, 1 vol., Montreuil-sur-Mer,
imprimerie de la Chartreuse de Notre-Dame-des-Prés,
1896.



Vie de la Bienheureuse Marie d'Oignies, traduite du latin du cardinal de Vitry, 1 vol., Nivelles, chez l'imprimeur Pion, 1822.

Sainte Brigitte, par la comtesse de Flavigny, 1 vol., Paris, Oudin, 1892.

Sainte Catherine de Sienne, par le Bienheureux Raymond de Capoue, traduction Cartier, 1 vol., Paris, Sagnier et Bray, 1853.

Sainte Françoise Romaine, par Dom Rabory, O.S.B., 1 vol., Paris, librairie catholique internationale, 1886.

Sainte Françoise Romaine, traduite des *Acta Sanctorum*, par un vicaire général d'Évreux, 1 vol., Paris, Périsse, sans date.

Sainte Françoise Romaine, par la comtesse de Rambuteau, 1 vol., Paris, Lecoffre, 1900.

Sainte Colette, par l'abbé Douillet, curé de Corbie, 1 vol., Paris, Bray et Retaux, 1869.

La Bienheureuse Jeanne de Maillé, par Bourassé et Janvier, 1 vol., Tours, Marne, 1873.

Saint Bernardin de Sienne, par Thureau-Dangin, 1 vol., Paris, Pion, 1897.

Saint Vincent Ferrier, par le P. André Pradel, de l'ordre des Frères Prêcheurs, 1 vol., Paris, Veuve Poussielgue-Rusand, 1864.

La Vie et les œuvres spirituelles de Catherine d'Adorny de Gennes, 1 vol., Paris, chez Martin Durand, rue Saint-Jacques, au roy David, 1627.

Sainte Catherine de Gênes, Vie et œuvres, par le vicomte de Bussière, 1 vol., Paris, Allard, sans date.

Sainte Térése, sa Vie écrite par elle-même, traduite par le P. Marcel Bouix, S.J., tome I des œuvres, Paris, Lecoffre, 1884.

Histoire de sainte Térése (par une carmélite), 2 vol., Paris, Retaux-Bray, 1887.

Vie de sainte Catherine de Ricci, par le P. Bayonne, de l'ordre des Frères prêcheurs, 2 vol., Paris, Poussielgue frères, 1873.

La Vie de sainte Madeleine de Pazzi, par le P. Lézin de Sainte-Scolastique, 1 vol., Paris, Sébastien Cramoisy, 1670.

La Vie de sainte Madeleine de Pazzi, par Fabrizzi, 1 vol., Lyon et Paris, Pélagaud, 1873.

Vie de Marguerite du Saint-Sacrement, par de Cissey, 1 vol., Paris, Ambroise Bray, 1856.

Vie de la sœur Marie Ock, par le P. Albert de Saint-Germain, 1 vol., Tournai et Paris, Casterman, 1886.

Vie de Marcelline Pauper, publiée par le P. Marcel Bouix, S.J., 1 vol., Nevers, imprimerie Fage, 1871.

Anne-Catherine Emmerich, Œuvres, 9 vol., Tournai et Paris, Casterman, sans date.

Anne-Catherine Emmerich, sa Vie, par le P. Schmøger, de la Congrégation du T.S. Rédempteur, traduite de l'allemand, par l'abbé Cazalès, 3 vol., Paris, Bray, 1868.

Anne-Catherine Emmerich, Vie merveilleuse, intérieure et extérieure, par le P. Thomas Wegener, O.S.A., 1 vol., Tournai et Paris, Casterman, sans date.

La Vénérable Anna-Maria Taïgi et la servante de Dieu, Elisabeth Canora Mori, par le P. Calixte, trinitaire déchaussé, 1 vol., Bruxelles, Gœmare, 1871.

Vie de la servante de Dieu, Élisabeth Canori Mora, anonyme, 1 vol., Paris, bureau des Annales de la Sainteté, 1870.

Marie-Claire-Agnès Steiner, Abrégé de la vie du P. de Reus, traduit de l'italien, par M^{gr} Constans, 1 vol., Paris, librairie catholique internationale, 1883.

Les Stigmatisées du Tyrol, par Léon Boré, 1 vol., Paris, Lecoffre, 1846.

Les Voix prophétiques, par l'abbé Curicque, 2 vol., Paris, Palmé, 1872.

M^{me} du Bourg, mère Marie de Jésus, fondatrice de la Congrégation des Sœurs du Sauveur et de la Sainte Vierge, par l'abbé Bersange, 1 vol., Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, sans date.

Louise Lateau (figure dans les *Stigmatisées* du D^f Imbert-Gourbeyre, déjà citées).

Louise Lateau, Étude médicale, par le D^f Lefebvre, 1 vol.,

Louvain, Peeters, 1873.

Vie de la sœur Marie-Catherine Putigny (par une sœur visitandine), 1 vol., imprimerie de Notre-Dame-des-Prés, à Neuville-sur-Montreuil, 1888.

L'on peut encore joindre à la liste de ces ouvrages, les quelques livres que j'ai dépouillés à propos des épidémies et de la condition des lépreux, au Moyen Âge :

Notice historique sur la maladrerie de Voley, par le D^r Ulysse Chevalier, 1 vol., Romans, 1870.

Les Lépreux de Reims au xv^e siècle (par Tarbé), Société des bibliophiles de Reims, 1857.

Les Signes d'infamie au moyen âge, par Ulysse Robert, 1 vol., Paris, Champion, 1891.

Chéruel, *Dictionnaire des institutions, mœurs et coutumes de la France*, 2 vol., Paris, Hachette, 1870 (voir article ladres et léproseries dans le tome II).

D^r Dupouy, *Le Moyen âge médical*, 1 vol., Paris, Meurillon, 1888.

D^r Louis Durey, *La Médecine occulte de Paracelse*, 1 vol.,
Paris, Vigot frères, 1900.



Est-il utile d'ajouter que dans ce volume au cours duquel défilent les noms d'un grand nombre de célicoles, les expressions « Saint et Sainteté », « Bienheureux et Vénérable », ne sont parfois employées que d'une manière relative et non dans le sens rigoureux que leur assignent les décrets du pape Urbain VIII ; il n'y a donc pas à attribuer une signification absolue à ces termes, lorsqu'ils s'appliquent à des personnages dont la béatification ou la canonisation n'ont pas été officiellement proclamées par les pouvoirs sans appel de Rome. Il ne convient pas davantage de considérer ainsi que des saintes, dans l'acception stricte du mot, les victimes expiatrices dont l'origine céleste des souffrances n'a pas encore été certifiée par l'Église.

I

L'ÉTAT de l'Europe, pendant le temps que vécut Lydwine, fut effroyable.

En France, règnent Charles VI puis Charles VII. Lydwine naît l'année même où Charles VI, âgé de douze ans, monte sur le trône. Dans le lointain des âges, les années de ce règne évoquent d'abominables souvenirs ; elles dégouttent de sang et, à mesure qu'elles s'éboulent, les unes sur les autres, elles se dévergoncent ; aux lueurs des vieilles chroniques, derrière le transparent poussiéreux de l'histoire, quatre figures passent.

L'une est celle d'un aliéné, au teint hâve, aux joues creuses, aux yeux tantôt ardents et tantôt morts ; il croupit dans un palais à Paris et ses vêtements sont des pacages de vermines et ses cheveux et sa barbe sont des haras à poux. Ce malheureux qui fut, avant qu'il ne divaguât, un être familier et libertin, irascible et débile, c'est le roi Charles VI. Il assiste, maintenant idiot, à la bacchanale enragée des siens.

L'autre est celle d'une intrigante, baroque et vénale, d'une femme impérieuse, bruyamment décolletée et traînant après elle, sous un hennin planté, comme une tête de diable, de deux cornes, une robe historiée et qui n'en finit point ; et elle souffle

lorsqu'elle marche, chaussée de souliers à becs de deux pieds de long ; c'est la reine de France, la bavaroise Ysabeau, qui apparaît, grosse des œuvres d'on ne sait qui, près d'un mari qu'elle abhorre.

La troisième est celle d'un bavard et d'un fat dont les dames de la Cour raffolent et qui se révèle, à la fois, cordial et rapace, avenant et retors ; il pressure le pays, draine l'argent des campagnes et des villes et le dissipe en de scandaleuses équipées ; celui-là, c'est le duc d'Orléans, le maudit des peuples, ainsi que l'appelle, en pleine chaire, un religieux de l'ordre de saint Augustin, Jacques Legrand.

La quatrième, enfin, est celle d'un petit chafouin, malingre et taciturne, sournois et cruel, le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, qualifié de Jean sans pitié, par tous.

Et tous les quatre se démènent, s'invectivent, s'écartent et se rejoignent, exécutent une sorte de chassé-croisé macabre, dans la débandade d'une nation qui répercute l'insanité d'un roi. La France, en effet, se convulsé ; à Paris, ce sont les atrocités de la guerre civile, la dictature des bouchers et des égorgeurs qui saignent les bourgeois, tels que des bêtes ; en province, ce sont des troupes de malandrins qui assomment le paysan, incendient les récoltes et jettent les enfants et les femmes dans le brasier des meules ; ce sont les hordes scélérates des d'Armagnac, la tourbe avide des Bourguignons et ceux-là tendent la main aux Anglais pour les aider à sauter la Manche ; et les voilà, en effet, qui débarquent près d'Harfleur, remontent vers Calais et rencontrent, en chemin, l'armée française, dans le comté de Saint-Pol, à Azincourt. Ils l'attaquent et sans peine abattent, ainsi que des quilles, les files de ces lourds chevaliers

emprisonnés comme en des guérites de fer dans leurs armures et huchés sur des chevaux qui demeurent immobiles, les quatre pattes enfoncées dans l'argile détrempeée du sol ; et, tandis que la région est envahie, le Dauphin fait assassiner le duc de Bourgogne qui a lui-même fait occire le duc d'Orléans, le lendemain du jour où il s'est réconcilié et a communié de la même hostie, avec lui ; de son côté, la reine Ysabeau, stimulée par ses besoins de luxe, se vend à l'ennemi et oblige le fou qui règne à signer le traité de Troyes ; et, ce faisant, elle déshérite son fils au profit du souverain d'Angleterre devenu héritier de la couronne de France. Le Dauphin n'accepte pas cette déchéance et, trop faible pour résister, il prend la fuite et est proclamé roi par quelques aventuriers, dans un manoir de l'Auvergne ; le pays est scindé en deux camps, trahi par les uns, roué de coups par les autres, rançonné par tous. Il semble que sa dispersion soit proche quand, à quelques mois d'intervalle, le roi d'Angleterre Henri V et le roi de France, Charles VI, meurent ; la lutte n'en continue pas moins entre les deux nations, Charles VII, insouciant et craintif, toujours vu de dos, prêt à décamper, se perd en de basses intrigues, pendant que l'ennemi lui rafle, une à une, ses provinces ; on ne sait plus très bien ce qu'il va rester de la France, quand le ciel jusqu'alors impassible s'émeut ; il envoie Jeanne d'Arc, elle accomplit son œuvre, chasse les étrangers, mène sacrer son misérable monarque à Reims et expire, délaissée par lui, dans les flammes, deux années avant que Lydwine ne trépassé.

Le sort de la France, à la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e, fut donc atroce, et il le fut merveilleusement, car les fureurs humaines ne suffirent point

et les fléaux s'en mêlèrent ; la peste noire sévit et faucha des milliers d'êtres ; puis elle disparut pour céder la place au tac, une épidémie singulièrement redoutable, à cause de l'ardeur meurtrière de ses toux ; celle-là s'éteignit à son tour et la peste revint, vinda Paris seul de cinquante mille personnes en cinq semaines et s'en alla, laissant à sa suite, trois années de famine ; ce après quoi, le tac surgit encore et acheva de dépeupler les villes.

Si la situation de la France est lamentable, celle de l'Angleterre, qui la torture, ne vaut guère mieux. Aux soulèvements du peuple, succèdent les révoltes des nobles ; on s'égorge dans l'île et l'on s'y noie. Le roi Richard II se rend odieux à tous par ses débordements et ses rapines. Il part pour réprimer les troubles de l'Irlande ; on le dépose et on lui substitue le duc de Lancastre, Henri VI, qui le claquemure dans un cul de basse fosse et le décide, en lui imposant trop de jeûnes forcés, à mourir. Le règne de l'usurpateur se passe à modérer des discordes et à déjouer des brigues ; entre temps, il brûle, sous couvert d'hérésie, ceux de ses sujets qui lui déplaisent et traîne dans des crises d'épilepsie une existence de malade que les manœuvres de son fils, aux aguets de sa succession, désespèrent. Il trépassé à l'âge de quarante sept ans et ce fils connu jusqu'alors comme un pilier de cabarets et un chenapan qui ne fréquentait que les voleurs et les filles, se décèle, dès qu'il monte sur le trône, ainsi qu'un homme froid et cassant, d'une arrogance démesurée et d'une piété féroce. Le pharisaïsme et la cupidité de la race anglaise se sont incarnés en lui ; il préfigure la sécheresse et le bégueulisme éperdu des protestants ; il est, en même temps qu'un usurier et un

bourreau, un pasteur méthodiste, avant la lettre. Il rénove la campagne de Normandie, affame les villes, falsifie les monnaies, pend, au nom du Seigneur, les prisonniers, accable de sermons ses victimes ; mais son armée est lacérée par la peste et cette curée qu'il sonne du terroir de France, l'épuisé. Il est néanmoins victorieux à Azincourt ; il massacre tous ceux qui ne peuvent se racheter et exige d'énormes rançons des autres et, tandis qu'il agit de la sorte, il se signe, il marmotte des oraisons, il récite des psaumes ; puis il décède au château de Vincennes et son héritier est un enfant de quelques mois.

Ses tuteurs, l'un violent et dissolu, maladroit et vénal, le duc de Gloucester ; l'autre vaniteux et rusé, le duc de Bedford, ravagent la France, mais ils sont battus à plate couture par Jeanne d'Arc et se souillent à jamais en l'achetant pour la faire périr, après un infâme procès, sur un bûcher.

Et après la France et l'Angleterre, ce sont les Flandres qui, atteintes en plein flanc, gisent, démâtées par les bourrasques.

Leur histoire est intimement liée à la nôtre et, elles sont, elles aussi, dévorées par les luttes intestines ; la rivalité commerciale de Gand et de Bruges fait jaillir, durant des années, de ses prairies devenues des ossuaires, des sources de sang.

Gand se décèle ainsi qu'une cité orgueilleuse et têtue, peuplée d'un amas d'éternels mécontents et de pieuses brutes ; avec ses corps de métier, elle est le bivac des jacqueries, le camp dans lequel se ravitaillent les séditions des vilains ; tous les révolutionnaires de l'Europe font cause commune avec elle ; — Bruges semble plus policée et moins opiniâtre, mais sa superbe égale celle de Gand et son âpreté au gain est pire. Elle

est le grand comptoir de la chrétienté et elle asservit, avidement, les villes qui l'entourent ; elle est une négociante implacable et à propos d'un canal qui peut avantager l'une de ces agglomérations au profit de l'autre, des haines de cannibales naissent. Le comte de Flandre Louis III dit de Male, tyranneau vaniteux et prodigue, malchanceux et cruel, se heurte à l'entêtement des Gantois et vainement il s'efforce de le briser par des supplices. Leur chef Philippe d'Artevelde marche contre lui, le défait, pénètre dans Bruges dont il tue, de préférence, les plus riches commerçants ; ce après quoi, il saccage les hameaux et spolie les bourgs. La noblesse des Flandres appelle la France à l'aide ; c'est une croisade de castes où le rôle d'infidèles est joué par des tisserands ; Charles VI et le duc de Bourgogne franchissent la frontière, rejoignent, à la tête d'une armée, d'Artevelde à Roosebeke et ils foncent sur les Flamands qui se sont bêtement reliés entre eux avec des chaînes, pour ne pas reculer ; ils les refoulent, les acculent les uns sur les autres, les suffoquent dans un étroit espace, sans même qu'ils puissent résister. Ce fut le triomphe de l'asphyxie, un combat sans blessures, un massacre sans plaies, une bataille pendant laquelle le sang sortit seulement, comme de tonnes qu'on débouche, par les bondes éclatées de visages bleus.

D'Artevelde fut, heureusement pour lui, reconnu parmi les morts, car aussitôt après la victoire, les bas instincts se décagèrent ; on pilla les campagnes, l'on trucidait les enfants et les femmes ; celles des places qui ne voulurent pas être détruites, se rachetèrent à prix d'or : ce fut la bourse ou la vie ; cette noblesse, qui avait tremblé devant la troupe de ces gueux,

se montra inexorable ; les Gantois exaspérés recoururent aux Anglais qui débarquèrent mais glanèrent surtout le butin que les Français omirent ; ce malheureux pays devint alors la proie et de ceux qui l'attaquèrent et de ceux qui le défendirent ; mais ni les déprédations, ni les tortures n'amollirent son incroyable énergie. Ackermann a succédé à d'Artevelde et soutenu par un corps d'outre-Manche, il assiège Ypres. Charles VI le déloge et s'empare de Bergues où il ne tolère pas un être vivant, puis, las de ces orgies de meurtres, il conclut pour se reposer une trêve. Sur ces entrefaites, Louis de Male décède et Philippe de Bourgogne hérite, du chef de sa femme, de cette terrible succession des Flandres. Il reprend les hostilités interrompues et les massacres et les incendies se suivent ; la place de Dam est réduite en cendres ; le pays dit des Quatre Métiers n'est plus qu'un amas de ruines ; et comme si ces horreurs ne suffisaient pas, les querelles religieuses viennent se greffer sur cet interminable conflit. Deux papes ont été élus à la fois qui se bombardent à coups de bulles. Le duc de Bourgogne prône l'un de ces pontifes et entend que ses sujets acceptent son obéissance ; ceux-ci refusent et Philippe s'irrite, décapite les meneurs du parti qui regimbent ; mais, une fois de plus, les Flamands se révoltent ; les églises se ferment, les offices religieux cessent, la Flandre semble frappée d'interdit et le duc, excédé par ces disputes, finit par laisser ce peuple dont il ne peut venir à bout, tranquille ; il se contente, en échange de sa liberté de conscience, de lui extirper des sous.

Telle la situation des Flandres ; si nous passons dans la Hollande même, nous la voyons, elle aussi, bouleversée par d'incessants combats.

Au moment où naît Lydwine, le duc Albert gouverne, en qualité de Ruwaard ou de vice-régent, le Hainaut, la Hollande, la Zélande, la Frise, les provinces réunies sous le titre de Comté du Pays-Plat. Il remplace le véritable souverain, son frère, Wilhelm V qui, après des luttes impies avec Marguerite de Bavière, sa mère, est devenu fou ; et tandis qu'on l'interne, le pays à vif se démène ; une bataille enragée se livre entre les bonnets rouges ou Hoecks et les bonnets gris ou Kabelljauws ; ces deux partis, les Guelfes et les Gibelins des Pays-Bas, s'étaient formés à propos de la guerre entreprise par Wilhelm contre la princesse Marguerite, les uns tenant pour le fils et les autres pour la mère ; mais ces haines survécurent aux causes qui les engendrèrent, car nous les retrouvons, encore vivaces, au xvi^e siècle.

Aussitôt qu'il est nommé vice-régent, le duc Albert met le siège devant Delft, dont il mate la sédition, en dix semaines ; puis ce fut une prise d'armes contre le duc de Gueldre et l'évêque d'Utrecht ; ce fut enfin le scandaleux litige d'un père et d'un fils, faisant en quelque sorte pendant à la rivalité de la mère et du fils du précédent règne.

Wilhelm V meurt, et le duc Albert est proclamé gouverneur des provinces ; le pays, fourbu par ces dissensions, s'apprête à souffler un peu ; mais le duc Albert est dominé par sa maîtresse Adélaïde de Poelgeest et il trahit, sous son influence, le parti des Hoecks qui l'avait jusqu'alors protégé. Poussé par ceux-ci, son fils Wilhelm fait assassiner Adélaïde au château de La Haye, puis, craignant la vengeance de son père, il se sauve en France ; mais la Frise se soulève et cette rébellion rapproche le père du fils. Persuadé que le meurtrier est seul

capable de commander les troupes, le duc Albert lui accorde son pardon et le rappelle. Il débarque au Kuinder et les saignées commencent. La Frise ruisselle de sang, mais elle ne s'avoue pas vaincue ; l'année suivante elle se révolte derechef, est réduite et elle s'insurge encore, rompt cette fois les armées du duc et le force à souscrire à un traité de paix. L'on dirait d'une Gand hollandaise, rude et tenace. Cette guerre est à peine terminée qu'une autre éclate ; un vassal, le seigneur d'Arkel se déclare indépendant, au moment où le duc Albert trépassé. Wilhelm VI, qui succède à son père, marche contre le rebelle, conquiert ses châteaux et l'oblige à se soumettre ; mais le duc de Gueldre se mutine à son tour et les Frisons une fois de plus fermentent. Wilhelm à bout de ressources et malade signe avec eux, après qu'ils ont capturé la ville d'Utrecht, un armistice, et décède laissant, avec de nombreux enfants naturels, une fille légitime Jacqueline.

Elle occupe la place de son père et le désordre s'accroît. La vie de cette singulière princesse ressemble à un roman d'aventures. Son père la marie à seize ans à Jean, duc de Touraine, dauphin de France, qui périt, quelque temps après, empoisonné. Elle se remarie sans tarder avec son cousin germain, Jean IV, duc de Brabant, une sorte d'énervé et de niais, qui la dédaigne et vit publiquement avec une autre femme. Elle le quitte et s'enfuit en Angleterre auprès d'Humphrey, duc de Gloucester, dont elle s'est amourachée ; elle obtient de l'antipape, Pierre de Lune, un bref qui prononce le divorce entre elle et le duc de Brabant et elle épouse le duc de Gloucester. Ils sont à peine unis, qu'il leur faut rentrer précipitamment en Hollande pour en expulser Jean de Bavière,

évêque de Liège, oncle de Jacqueline, qui a profité de l'absence de sa nièce pour envahir ses États ; ce prélat est vaincu et se retire. Gloucester, qui ne paraît pas très épris de Jacqueline, l'installe à Mons et retourne en Angleterre. Alors la malheureuse se débat dans un labyrinthe d'intrigues ; son oncle, le duc de Bourgogne, en tient les fils ; elle se sent enveloppée de toutes parts ; tous sont contre elle, son oncle, l'évêque de Liège, qu'elle a vaincu, son second mari Jean de Brabant, qui capte le Hainaut, alors qu'elle ne peut le secourir et le duc de Bourgogne qui, résolu à appréhender la Hollande, impose les garnisons de ses soudards de la Picardie et de l'Artois, aux villes.

Jacqueline, qui comptait au moins sur la fidélité de ses sujets de Mons, est livrée par eux au duc de Bourgogne ; celui-ci l'enferme dans son palais de Gand où elle reste trois mois, mais elle profite d'un moment où les soldats chargés de la surveiller s'enivrent, pour fuir, déguisée en homme et elle gagne, bride abattue, Anvers et atteint Gouda. Là, elle se croit en sûreté et appelle son mari à l'aide, mais le Gloucester a oublié qu'elle était sa femme et il en a épousé une autre. Il refuse d'intervenir. Jacqueline se décide alors à se défendre seule. Elle fortifie Gouda que les troupes de Bourgogne assiègent, elle fait percer la digue de l'Yssel et inonde le territoire pour abriter d'un côté la ville ; puis, elle se porte de l'autre côté au-devant de l'ennemi et le taille en pièces ; mais son triomphe fut de courte durée, car l'année suivante, elle essaie vainement de prendre Harlem d'assaut et ses partisans sont dispersés, tandis que, sur les instances du duc de Bourgogne, le véritable pape déclare que son mariage avec le

duc de Gloucester est nul et qu'il constitue, en dépit du bref de l'antipape, un adultère.

Alors tous lui tournent le dos ; abandonnée par ceux qui lui étaient demeurés fidèles, elle se résout, pour sauvegarder sa liberté, à demander grâce au duc de Bourgogne et elle conclut avec lui, à Delft, une convention aux termes de laquelle elle le reconnaît comme son héritier, lui cède, de son vivant, ses provinces et s'engage en sus, car son second mari vient de mourir, à ne pas se remarier sans son consentement ; mais elle est à peine libre qu'elle omet ses promesses, car elle tombe amoureuse de Frank de Borselen, stathouder de Hollande, et l'épouse en secret. Philippe de Bourgogne, qui la cerne d'espions, apprend cette union et ne dit mot ; mais il attire de Borselen dans un guet-apens et l'interne à Rupelmonde, dans les Flandres ; puis il fait savoir à Jacqueline qu'il le pendra haut et court si elle ne renonce pas, une bonne fois et sans conditions, à ses droits sur les districts des Pays-Bas. Afin de sauver son mari, elle abdique tous ses pouvoirs entre les mains du duc et se retire avec de Borselen, le seul homme qui paraisse l'avoir réellement aimée, à Teylingen. Là, dans ce donjon, les chroniqueurs la montrent malade et triste, ne parvenant pas à se consoler de sa déchéance, s'amusant à modeler des petites cruches de terre et finissant par s'éteindre de consommation, à l'âge de trente-six ans, trois années après le décès de Lydwine, sans laisser, de ses quatre maris, aucun enfant.

Telle est, en quelques lignes, son histoire. Quelle fut au juste cette étrange Jacqueline ? Sur son compte les avis diffèrent. Les uns la représentent comme une aventurière et une

dévergondée, les autres comme une femme tendre et chevaleresque, victime de l'ambition des siens ; elle semble avoir été surtout une impulsive, inapte à résister aux émois de ses sens. Un portrait plus ou moins exact d'elle, inséré dans « *La Flamboyante Colonne des Pays-Bas* », nous la dépeint sous les traits d'une forte hollandaise, avenante et commune, d'une virago énergique et hagarde ; et on se la figure en effet assez bien ainsi, impérieuse et versatile, intrépide et toquée, mais au fond brave femme.

En attendant, cette Hollande qu'elle gouvernait devait supporter les conséquences de ses coups de cœur et le pays saccagé par les troupes des Bourguignons, lacéré par les bandes des Hoecks et des Kabelljauws, perdait son sang ; des inondations qui engloutirent des villages entiers achevèrent de le désespérer et, pour parfaire le tout, ce fut la peste.

Le reste de l'Europe fut-il mieux partagé et plus heureux ? Il ne le paraît guère.

En Allemagne règne une fastueuse crapule, l'empereur Wenceslas ; celui-là ne dessaoule pas ; il trafique des charges, tandis que ses vassaux s'assomment et, pour avoir la paix, il faut le balayer, lui et ses concubines, dehors.

En Bohême et en Hongrie, c'est la lutte exaspérée des Slaves contre les Turkomans ; puis ce sont les massacres en masse des Hussites ; la vallée du Danube est un immense charnier au-dessus duquel plane la peste.

En Espagne, les indigènes se déciment avec les Maures et c'est une haine sans merci entre les provinces. En Castille, Pierre le Cruel, une sorte de forcené, tue ses frères, son cousin,

sa femme Blanche de Bourbon et invente d'épouvantables tourments pour torturer des captifs. En Aragon, Pierre le Cérémonieux vole les biens de sa famille et exerce d'horribles sévices sur ses ennemis. Le maître de la Navarre est un empoisonneur, Charles le Mauvais.

En Portugal, un autre Pierre le Cruel, épris de fanfares et de supplices, fait arracher le cœur à des gens qui, après avoir été martyrisés, respirent encore et, atteint d'un accès de vampirisme aigu, il déterre sa maîtresse morte, l'assied, vêtue d'ornements royaux et couronnée d'un diadème, sur un trône et il force tous les seigneurs de sa Cour à défiler devant ce cadavre et à lui baiser la main.

En vérité, la péninsule est un douaire d'épimanes et la démence quasi-débonnaire d'un Charles VI semble presque raisonnable si on la compare aux aberrations de ces possédés-là !

En Italie c'est, avec la guerre civile, la peste ; et dans ce déchaînement de fléaux, des ruffians s'écharpent ; on se bat dans les rues de Rome ; la famille des Colonna et ses séides s'insurgent contre le pape et, sous le prétexte de rétablir l'ordre, le roi de Naples, Ladislas, s'empare de la ville et, après l'avoir pillée, la quitte et revient pour la piller encore ; entre Gênes et Venise, c'est une collision qui aboutit à de féroces représailles ; à Naples, c'est la reine Jeanne qu'on enlève pour l'étouffer entre deux matelas, dans un château de la Basilicate ; à Milan, ce sont les atrocités de factions aux prises ; mais ce qui fut pis encore, ce fut le sort de l'Église devenue soudain bicéphale. Si les membres de son pauvre corps, si les régions catholiques s'étiolaient, malades et à bout de sang, ses deux

têtes à elle, qui se dressaient, l'une à Avignon et l'autre à Rome, ne cherchaient qu'à s'entredévorer. Elle était, en effet, dominée par d'effrayants pontifes ; c'était l'époque du grand schisme de l'Occident. La situation du Saint-Siège était celle-ci : le roi de France Philippe le Bel avait autrefois assis sur la chaire de Saint-Pierre l'une de ses créatures, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Après avoir été consacré à Lyon, ce souverain, au lieu de se fixer à Rome, s'était installé dans la principauté d'Avignon ; avec lui commença cette période que les écrivains appellent l'exil de Babylone ; des papes se succédèrent, moururent sans avoir pu se décider à regagner leurs États ; enfin, en 1376, Grégoire XI reprit possession de la ville éternelle et décéda au moment où, dégoûté de l'Italie, il s'apprêtait à retourner en France.

Il trépassa et c'est une suite de pontifes qu'on élit et qu'on rejette. Rome en nomme un et Avignon un autre ; l'Europe se divise en deux camps. Urbain VI, le pape de Rome le plus honnête, mais le plus imprudent et le plus sanguinaire des deux, est reconnu par la Germanie, l'Angleterre, la Hongrie, la Bohême, la Navarre, les Flandres et les Pays-Bas ; l'autre, Clément VII, le pape d'Avignon, est de mœurs plus douces, mais il est dénué de scrupules ; il pratique la simonie, vend les indulgences, brocante les bénéfices, bazarde les grâces. Il est accepté par la France, l'Écosse, la Sicile, l'Espagne. Les deux pontifes guerroyaient à coups d'interdits, rivalisent de menaces et d'injures. Ils meurent ; on les remplace et leurs successeurs s'excommunient à tour de bras, tandis qu'un troisième pape, élu par le concile de Pise, les couvre, de son côté, d'anathèmes.

Le Saint-Esprit se promène au hasard de l'Europe et l'on ne

sait plus auquel de ces pasteurs il convient d'obéir ; la confusion devient telle que même l'entendement des saints se brouille. Sainte Catherine de Sienne tient pour Urbain VI et le bienheureux Pierre de Luxembourg pour Clément VII. Saint Vincent Ferrier et sainte Colette se soumettent, un moment, à l'obédience de l'antipape Pierre de Lune, puis finissent par se rallier à une autre tiare ; c'est le désarroi le plus absolu ; jamais on ne vit chrétienté dans un chaos pareil. Dieu consent à démontrer l'origine divine de l'Église, par le désordre et l'infamie des siens ; il n'est point, en effet, d'institution humaine qui eût pu résister à de tels chocs. Il semble que Satan ait mobilisé ses légions et que les barathres des enfers soient vides ; la terre appartient à l'Esprit du Mal et il bloque l'Église, l'assaille sans répit, réunit toutes ses forces pour la culbuter et elle n'est même pas ébranlée. Elle attend patiemment que les saints que Dieu lui enverra la dégagent ; elle a des traîtres dans la place, des papes affreux, mais ces pontifes de péchés, ces êtres si misérables lorsqu'ils se laissent séduire par l'ambition, par la haine, par le lucre, par toutes ces passions que le Diable attise, se retrouvent infailibles aussitôt que l'Ennemi s'essaie à détruire le dogme ; le Saint-Esprit que l'on croyait perdu revient et les assiste ; lorsqu'il s'agit de défendre les enseignements du Christ, aucun pape, si vil qu'il soit, ne défaille.

Il n'en est pas moins vrai que les malheureux croyants qui vécurent dans l'horreur de ces extravagantes années, crurent que tout allait s'effondrer ; et, en effet, de quelque côté qu'ils se tournent, ils ne voient que des champs de carnage.

Au sud, dans l'Orient chrétien, ce sont les Grecs, les